

7ème art

« Sur la planche » se distingue sur la Croisette

"Sur la planche", première fiction de Leïla Kilani était le seul film marocain à Cannes. Il évoque le thème de la féminisation de la criminalité en mettant en scène quatre jeunes filles de 20 ans qui travaillent dur le jour et font la fête le soir. Sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs, « Sur la planche » a trouvé un écho très favorable à Cannes, après avoir déjà été primé au festival de San Sebastian en Espagne.



La Nouvelle Tribune : En parlant de votre film « Sur la planche » vous dites qu'il s'agit d'un cinéma d'urgence, qu'est-ce à dire ?

Leïla Kilani : Je suis historienne de formation, je n'ai pas fait d'école de cinéma, ni rêvé d'y être. Le cinéma s'est imposé à moi, dans une étape un peu existentielle. Cela n'a jamais été pensé comme une stratégie de carrière, ou un plan pour aboutir à quelque chose. Je pars toujours d'une matière prédéterminée, qui me paraît urgemment intéressante à traiter. Mon premier film je l'ai fait sur l'émigration clandestine, je voulais raconter une histoire avec des sons et des images. Donc, c'était là le départ. J'ai fait un premier documentaire, j'ai enchaîné avec un second « Les lieux interdits », également une urgence, puisqu'il traite de la mémoire marocaine, à travers la violence collective des familles qui se cristallise face aux secrets d'Etat, suite à la mise en place de l'IER (Instance équité et réconciliation). Et ensuite, j'ai fait une fiction, qui est aussi conçue dans l'urgence. Et là je viens de finir un nouveau documentaire, toujours dans le même esprit.

Justement, comment se fait le passage du documentaire à la fiction, et est-ce une quête pour plus de liberté, une manière de donner libre court à votre imagination ?

Que ce soit une fiction ou un documentaire, c'est le même langage, celui du cinéma, mais en même temps, la matière est entièrement différente. C'est une expérimentation différente. Avec la fiction

on part d'un écrit, on a un moule, à partir duquel on va créer une matière, avec des acteurs, des décors, ... ensuite, on a la direction de la scène, la réalisation, ... Donc, ce n'est pas le même exercice physique, ce n'est pas du tout la même démarche. Le documentaire, contrairement à ce qu'on peut penser, ce n'est pas un reportage. C'est aussi un vocabulaire cinématographique. De même que la fiction demande une maîtrise très poussée tout au long du processus de la réalisation. Pour moi, la fiction c'était surtout l'exercice de l'écriture, la direction de la mise en scène, le découpage, ... la maîtrise en fait.

Au delà de vos origines tangeroises, pourquoi le choix de Tanger, puisque c'est la deuxième fois que vous choisissez cette ville pour tourner ?

J'ai grandi avec cette image de Tanger l'internationale, cosmopolite, celle qui a inspiré de grands écrivains, des peintres, un imaginaire très fort, avec un côté mitigé, un rapport très fort à la famille. C'est une ville qui charie des histoires très fortes. C'est un port et un port c'est plein d'histoires de violence, des histoires manichéennes. C'est aussi, une ville en chantier. Tout cela fait que c'est une matière dramaturgique formidable, c'est un matériau très fertile.

Qu'est ce que cela a nécessité comme moyens financiers ? Avez-vous bénéficié du soutien du CCM ?

Il a fallu une enveloppe budgétaire de 1,2 millions d'euros.

Le CCM (ndlr : le Centre cinématographique marocain) nous a soutenu en partie. C'est une coproduction française. On est parti sur un projet risqué, mais au final est intéressant.

La genèse du film évoque la féminisation du crime, est-ce là une manière pour illustrer la mutation de la société ?

C'est une fiction, cela relève de l'imaginaire, c'est une écriture cinématographique. C'est vrai qu'au départ, je me suis inspiré d'événements réels, d'un fait divers, mais à un aucun moment, je n'ai cherché à être objective, ou à passer un message quelconque. Maintenant, je suis Marocaine, il y a sans doute une influence de mes origines sur mon travail, du coup, c'est sûr que c'est subjectif quelque part.

Quels sont les échos que vous avez reçus lors de la 64ème édition du Festival du film de Cannes ?

C'était un accueil très positif, par le côté passionnel qu'il a suscité. J'étais bouleversée par la très forte adhésion au film. En plus toute l'émotion qui s'est créée autour parce que toutes les actrices n'étaient pas présentes. C'était une très belle promotion.

Comment avez-vous réagi à l'interdiction des actrices d'entrer dans le territoire français ?

C'était une grande déception. Il est vrai que c'était excessif, du moment que les actrices avaient leur visa. Mais sur le plan juridique, on ne peut rien reprocher à l'agent en ques-

tion, parce que les documents qu'elles devaient fournir en complément de leur visa étaient dans les bagages. Mais humainement, je trouve que c'est inadmissible. D'autant plus qu'il y avait des représentants du comité de la quinzaine des réalisatrices qui les attendaient à l'aéroport.

Sur le plan du casting, pourquoi avoir choisi des non professionnelles, est-ce pour obtenir un effet de spontanéité ?

Je ne cherchais pas la spontanéité, car c'est tout sauf ça. Tout est travaillé, tout est repris, pour aboutir à des sortes de scènes chorégraphiées. Au départ je n'avais pas d'idées préétablies de prendre des professionnelles ou des non professionnelles, jeunes actrices ou pas, je voulais surtout un quatuor qui puisse porter le film. Le casting, avec distribution de flyers sur les plages ou les centres commerciaux de Tanger et Casablanca, a rassemblé 320 filles de 18 à 25 ans issues des quartiers populaires. Elles devaient répondre à un questionnaire et improviser sur le thème du mensonge, puis de l'humiliation. Au final, on a eu un quatuor de professionnelles et un autre de non professionnel et c'est ce dernier qui l'a emporté, grâce à sa musicalité, leur capacité à travailler de manière collective. Il faut dire aussi qu'artistiquement elles étaient en adhésion avec l'idée de départ. Elles ont pu trouver la tonalité du film.

Entretien réalisé par
Leïla Ouazry